

BOZA ! METTRE EN RÉCIT LES MIGRATIONS JUVÉNILES : DU ROMAN AUX SCIENCES SOCIALES

CLÉO MARMIE

Doctorante en sociologie à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS Paris) – Centre Maurice Halbwachs

RÉSUMÉ

Le roman Boza¹ ! retrace le parcours migratoire d'un adolescent d'un quartier de pauvre du Cameroun jusqu'à une petite ville de France. Cet objet littéraire, original tant dans la matière documentaire qu'il met au jour que dans ses modalités de production, offre une porte d'entrée insolite sur les migrations juvéniles : étapes du parcours, « ficelles » migratoires, registres émotionnels, effets des politiques migratoires, pratiques endogènes de protection, adaptation et contournement des normes et des règles fixées par les dispositifs frontaliers, violences policières, organisation sociale sur la route migratoire... Cet article propose d'explorer la dimension sociologique de ce matériau original en interrogeant la part de dicible de l'aventure migratoire. Il met ainsi en lumière ce que le romanesque apporte aux sciences sociales et ce que les sciences sociales dévoilent du romanesque.

BOZA ! UN ROMAN À QUATRE MAINS

Il est des objets littéraires qui saisissent le sociologue et suspendent, le temps de quelques 378 pages, ses recherches en cours, ses intuitions, ses méthodologies d'enquête. *Boza !* est de ceux-là. À la lisière de l'autobiographie, de la fiction et du roman initiatique, *Boza !* oscille entre littérature ethnographique et ethnographie littéraire sans que le lecteur ne sache jamais ce qui l'emportera sur l'autre. Avec une précision méthodique, presque hypnotique, ce roman à quatre mains, écrit par un adolescent camerounais et son hôte solidaire, dévoile le parcours migratoire de Petit Wat du bidonville Bonaloka de la banlieue de Douala (Cameroun) à Quimper (France).

1 Ulrich Cabrel & Étienne Longueville, *Boza!*, Éditions Philippe Rey, Paris, 2020, 378 pages.

« Boza ! », avant d'être le titre coup de poing de l'ouvrage, c'est d'abord le cri de délivrance de celui qui, au bout de la « route de l'exil », parvient à pénétrer en Europe. C'est, dans le « vocabulaire migratoire » minutieusement égrené et détaillé tout au long de l'ouvrage², ce qui désigne le moment de bascule, cette seconde où le corps traverse la frontière et parvient du « bon côté d'la terre » (p.263) :

« Voilà ce que signifie « boza ». C'est un mot qu'il faut chérir, le plus beau mot de la langue française. Ne crois pas que ce soit simplement « Hourra ! ». C'est une jubilation triste, le basculement d'un monde à l'autre : un soulagement de victoire et une projection de liberté. Une seconde naissance. Ça remonte par les orteils, traverse le corps, mousse en toi et te libère de toutes les oppressions. »

Extrait de *Boza !* (2020), U. Cabrel & É. Longueville (p.264)



En février 2020, le roman fait une entrée remarquée en librairie. Avec une simplicité et une fraîcheur déconcertantes, Ulrich Cabrel et Étienne Longueville déballent tout, ou presque, du parcours migratoire de Petit Wat du Cameroun jusqu'en France, en passant par le Nigeria, le Niger, l'Algérie, le Maroc et l'Espagne. Rien n'échappe à leur plume dévorante : ni les interminables trajets en bus, ni les traversées du désert, ni les ghettos où se pressent les corps et les douleurs, ni le racket organisé à petites et grandes échelles, ni les micro-solidarités qui persistent dans la désolation, ni les violences policières, ni la corruption, ni les relations de pouvoir du « code » de la route, ni l'attente obsédante du *boza* victorieux, ni la force mobilisatrice des réseaux sociaux, ni l'errance dans la poussière sahélienne, l'humidité purulente de la forêt de Gourougou dans le Rif marocain ou la morsure glaciale de la bruine bretonne.

Car l'Europe ne change rien à ces nuits sans sommeil : au terme d'une évaluation sociale humiliante et douloureuse, Petit Wat, le héros du roman, n'est pas pris en charge par l'aide sociale à l'enfance (ASE) en France. C'est au cœur d'un réseau citoyen d'hébergeurs solidaires que l'adolescent trouvera finalement sinon le salut, au moins un espace où puiser de nouvelles forces pour franchir les obstacles – administratifs cette fois- qui se dressent encore.

DU ROMAN AUX SCIENCES SOCIALES, DES SCIENCES SOCIALES AU ROMAN

Dans une langue crue dont transperce pourtant une infinie pudeur, c'est donc une part de la



Figure 1. Ulrich Cabrel et Étienne Longueville, co-auteurs de *Boza !* (crédit : Cléo Marmié)

complexité des migrations internationales contemporaines qui se donne à voir dans ce texte. Si le romancier est à bien des égards un « sociologue opérant dans la fiction et dans l’imaginaire » (Dubois, 2000 : 13), difficile en effet de se laisser emporter dans cette lecture sans être assailli par les travaux scientifiques qui partagent avec le roman, dans un autre registre, ce même « projet de connaissance » de la situation des candidats à l’Europe et de ceux qu’il est aujourd’hui d’usage de désigner par la catégorie administrative des « mineurs non accompagnés ».

Avant le Boza, avant l’Europe

Après avoir décrit le bidonville de la banlieue de Douala dont il est originaire et éclairé le « code de la route » (p.102) tout au long de son parcours du Cameroun vers l’Algérie, Petit Wat détaille ensuite la « loi de la forêt » en décortiquant le quotidien dans les campements informels au Nord du Maroc et notamment dans la forêt de Gourougou près de l’enclave espagnole de Melilla :

« Si tu pars en forêt c’est pour affronter le Monstre-à-Trois-Têtes, trois barrières massives, surmontées par des quantités de fils barbelés. Elles séparent Nador de Melilla, le Maroc de l’Espagne, l’Afrique de l’Europe. Elles sont gigantesques et scintillent dans le ciel, éclairées par de nombreux miradors qui les surmontent. (...) Si tu te lances tout seul face au monstre, tu n’as aucune chance de le vaincre. Il faut former une armée. La forêt de Gourougou est un bon terrain de jeu : elle se tient à dix kilomètres de la frontière, constituée d’une végétation suffisamment dense pour que nous puissions nous cacher et nous organiser. »

Extrait de *Boza !* (2020), U. Cabrel & É. Longueville (p.164)

Il s’agit ainsi, afin de garantir les chances de réussite du boza, d’établir une coordination intercommunautaire très hiérarchisée, inspirée de l’ordre militaire avec des « chefs d’état-major », des « officiers » et de « simples soldats », où des « droits de forêt » sont exigés aux nouveaux arrivants (en argent ou en nature) et dont les rapports de pouvoir, labiles et instables, sont reconfigurés à chaque nouvelle tentative de boza. L’organisation sociale de ces campements a notamment été étudiée par Anaïk Pian (2008), qui en analyse la codification des rôles et des activités ainsi que les institutionnalisations ad hoc qui,

construites « à la marge », invitent à « déconstruire les représentations communes liées à l’image de “hordes d’Africains” errant, sans aucun repère, en quête de l’Eldorado. Aux portes de l’Europe, en effet, c’est tout un monde social qui s’est peu à peu constitué, avec ses propres règles de cohabitation et de “voyage”, ses propres normes et l’espoir, souvent déçu, d’atteindre un jour cet autre côté » (Pian, 2008 : 24). Pour la sociologue, « parler de campements “clandestinisés” permet d’insister sur le processus de construction sociale de la clandestinité dans la mesure où ces lieux ne sont pas clandestins au sens d’une existence tenue secrète. Les autorités marocaines connaissent leur localisation, comme en témoignent les opérations de rafle qu’elles y effectuent régulièrement » (*Ibid* : 13.). Ces rafles, routinisées, conduisent à un démantèlement presque quotidien des campements de fortune :

« À quoi ressemble une journée type en forêt ? Nous arrivons au campement vers quatorze ou quinze heures. Nous devons commencer par reconstruire notre campement : chaque matin, les Alites³ viennent tout détruire. Nous bâtissons de nouvelles cabanes. (...) Aucun repos n’est possible, tout est trempé. (...) Nous prenons vers minuit notre seul repas de la journée, que des officiers délégués ordonnent. (...) Vers trois heures du matin, nous nous rassemblons et partons nous cacher dans l’une des grottes qui se dissimulent sous les branchages, seul endroit où nous sommes autorisés à dormir. (...) En forêt, tu restes sur le qui-vive. Tu portes en permanence une bouteille d’eau accrochée à la ceinture. Elle te rappelle que tout est précaire. La police peut arriver n’importe quand et te contraindre à sauter dans un ravin pour l’éviter. »

Extrait de *Boza !* (2020), U. Cabrel & É. Longueville (pp.171-173)

Au fil de la quinzaine de chapitres qui détaillent la préparation du boza à la frontière maroco-espagnole, Petit Wat explore ainsi le déploiement de l’arsenal policier qui, au Maroc comme ailleurs, vise à « filtrer, disperser et harceler » (Babels, 2019a) les personnes dont la mobilité est criminalisée :

« Côté marocain et espagnol, les voitures arrivent les unes après les autres, les gyrophares scintillent. Bientôt nous sommes encerclés. Les gardes viennent nous chercher chacun notre tour, à quatre, nous attrapent par les pieds et les mains et nous

³ Les « Alites » désignent dans le vocabulaire migratoire les forces de police. Voir lexique en fin d’article.

jettent dans le trou. (...) Les journalistes espagnols filment, les Alites s'affolent. Plus ils nous ordonnent de nous taire, plus nous chantons fort. Alors ils ramassent des cailloux et nous bombardent. Nous nous faisons lapider à bouts portant, comme des lapins qui ont sorti la tête de leur terrier. Le sang coule. Je reçois un caillou sur la tempe et m'évanouis plusieurs minutes. »

Extrait de *Boza !* (2020), U. Cabrel & É. Longueville (p.188-189)

Par ailleurs, la thèse d'Elsa Tyslzer (2019) met au jour la « perméabilité sélective » de la frontière maroco-espagnole où le contrôle de l'(im)mobilité des candidats à l'Europe témoigne d'un « jeu diplomatique » maroco-espagnol et maroco-européen (Tyslzer, 2019 : 43-44). Petit Wat expérimente en effet directement les conséquences de cette diplomatie migratoire qui orchestre la perméabilité et l'imperméabilité du dispositif frontalier en fonction des intérêts des États :

« Il nous montre un article en arabe intitulé '1000 guinéens entrent en Europe'. C'est Moutoumi qui traduit. Nous encaissons le choc. Ils ont explosé le record historique d'entrées en Espagne en une seule nuit. (...) Pirlo nous montre un article qu'il a trouvé en arabe. Il traduit : 'Le Maroc fait pression sur l'Europe à propos du Sahara occidental en laissant passer les migrants'. (...) Il n'y avait pas un polo secret, conclut-il. Ils sont passés parce que les Alites ne sont pas intervenus. Les marocains ont laissé la guardia civil se débrouiller seule. C'est notre chance. Chacha, mon général, il faut lancer la frappe maintenant. »

Extrait de *Boza !*, U. Cabrel & É. Longueville (pp.227-228)

Petit Wat détaille également les déplacements forcés vers le sud du Maroc dont il a fait l'objet à plusieurs reprises :

« À l'issue de la frappe, les Alites nous apportent de la nourriture : du pain, des boîtes de sardine et de l'eau. Une faiblesse nous saisit tous après consommation. Tu crois que c'est le contre-coup de l'échec ? Moi, je pense que c'est un empoisonnement. Étrangement dociles, nous embarquons dans des grands bus de refoulement. Les véhicules nous conduisent loin de la forêt, à Fès. Là-bas les chauffeurs nous ordonnent de sortir, puis repartent en nous laissant en plan. Je ne

connais pas la ville (...). »

Extrait de *Boza !*, U. Cabrel & É. Longueville (p.178)

Ces déplacements, opérés par les autorités marocaines, ont notamment été documentés dans le rapport « Coûts et blessures » du collectif marocain du GADEM (2018). Le collectif souligne que ces déplacements, qui s'effectuent en-dehors de tout cadre légal, conduisent à l'arrestation de personnes migrantes dans le nord du Maroc et à leur dispersion sur le territoire national, notamment vers « Agadir, Béni Mellal, Casablanca, Dakhla, Errachidia, Safi, Fès, Kenitra, Oujda (souvent lié à un « refoulement » vers la frontière entre le Maroc et l'Algérie), Marrakech, Rabat, Settlat, Tiznit », dans des conditions de transport particulièrement difficiles et sans information sur les lieux de destination, souvent à plusieurs kilomètres des villes (Gadem, 2018 : 19-21).

Mais au cœur de ces politiques migratoires répressives, des négociations, des compromis et des micro-résistances subsistent et perdurent, témoignant ainsi du caractère discrétionnaire de la gestion policière des migrations et des marges de manœuvre parfois investies par ses opérateurs :

« Le policier n'est pas dupe, il sourit lui aussi. Il marque les noms tels quels et nous explique que nos données sont enregistrées, puis transmises à l'Union Européenne, qui paye cher pour ça. Il doit maintenant nous conduire au loin, dans une ville au sud du Maroc. La voiture prend la route de Boukhalef. Dix minutes plus tard, il nous dit : 'Bon allez, descendez et soignez-vous'. On le remercie. Aujourd'hui, le visage de Dieu a pris la forme d'un policier marocain. »

Extrait de *Boza !* (2020), U. Cabrel & É. Longueville (pp.159-160)

Et puis finalement, par une nuit orageuse et au terme d'un minutieux ciblage⁴, Petit Wat parvient à franchir la frontière maroco-espagnole et à pénétrer dans Melilla, le premier morceau d'Europe, le Petit Nben⁵ :

« Mon cœur bat un rythme de Boza ! Boza ! serein/ C'est la danse, la cadence des enfants africains/

4 Le « ciblage » consiste à identifier un point de passage de la frontière vers l'Europe. Voir lexique en fin d'article.

5 Le Petit Nben, le « petit bain », c'est « l'Europe en Afrique » (p.269), les enclaves espagnoles sur le continent africain.

*La foi des ambitieux, le fracas des soldats/
Le raffut des chanceux, la force des petits bras/
(...)
Le chahut des battants, l'audace des conquérants/
Le barouf des vainqueurs, mélodie du bonheur »*

Extrait de *Boza !* (2020), U. Cabrel & É. Longueville (p.263)

Après le Boza, dans le « Grand Bain »

Après plusieurs semaines dans l'enclave espagnole, Petit Wat est transféré dans un « autre camp de réfugiés, à Barcelone, afin de désengorger celui de Melilla » (p. 299). Il est enfin dans le Grand Nbenigó. Il rejoint ensuite la France en co-voiturage par Blablacar, mettant ainsi en exergue, lorsque l'une des passagères le prend pour un étudiant Erasmus (p.303), le décalage entre mobilité internationale célébrée et mobilité internationale criminalisée.

Après une arrivée en Bretagne chaotique et plusieurs nuits à la rue, Petit Wat est orienté par un accueil de jour pour sans-abris vers le Conseil Départemental du Finistère. Les missions de protection de l'enfance relevant en France de la compétence des départements, c'est en effet au Conseil Départemental que revient l'obligation légale de prendre en charge les mineurs étrangers qui arrivent seuls, sans référent familial ni représentant légal, sur le territoire français (article 20 de la Convention Internationale des Droits de l'Enfant de 1989, Article 375 du Code Civil). Cette prise en charge, liée à la situation de danger du mineur, est conditionnée au repérage de la minorité et de l'isolement du jeune qui se présente. Le dispositif institutionnel d'évaluation de la minorité et de l'isolement s'inscrit dès lors « dans une tension entre politique de protection de l'enfance et politique de l'immigration » (Carayon et al., 2018) puisque l'enjeu consiste à déterminer si le jeune bascule du côté des étrangers en situation irrégulière ou des mineurs pris en charge par l'Aide Sociale à l'Enfance (ASE). Dans le roman, les scènes de l'évaluation qui se déroulent au Conseil sont particulièrement troublantes. Elles révèlent le décalage entre la logique de soupçon de certains

⁶ En miroir du Petit Nbenigó, le Grand Nbenigó (le « grand bain ») désigne le continent européen. Voir lexicque en fin d'article.

travailleurs sociaux (Bricaud, 2006) et l'épuisement des jeunes en quête de protection :

« L'après-midi, l'entretien reprend. Je comprends peu à peu que j'ai le front du maquereau. C'est une expression camerounaise pour dire que tout ce que tu fais est mal. Tu parles bien français ? Suspect. Tu sais lire ? C'est étrange. Tu es poli ? C'est louche. (...) Je ne vais pas m'excuser de parler français. Est-ce que ça a du sens de comparer mon niveau à celui des jeunes dont la langue maternelle est le peul, le bambara ou l'haoussa ? (...)

Jeune homme, la décision est prise, ça ne sert à rien de discuter. De surcroît votre récit n'est pas crédible. Nous ne vous croyons pas quand vous prétendez que vous avez traversé le Niger sans argent.

Et pourtant c'est vrai. Qu'est-ce que tu peux faire contre ça ?

Bien, dit-elle, je vais vous demander de signer ce document et de quitter les lieux. Vous ne retournerez pas à l'hôtel, ils ont interdiction de vous héberger dorénavant »

Extrait de *Boza !* (2020), U. Cabrel & É. Longueville (pp. 314-317)

Les travaux de sciences sociales se sont ainsi attachés à montrer que l'évaluation de la minorité et de l'isolement est une « scène sur laquelle se joue une épreuve de crédibilité », où les jeunes doivent « se raconter de façon 'cohérente', tout en restant à tout prix un enfant aux yeux de ceux qui les jugent » (Paté, 2018). Malgré les efforts de standardisation et de rationalisation des dispositifs d'évaluation, la procédure demeure « instable » et « floue » et produit de fortes disparités territoriales car les obstacles varient d'un département à l'autre. Les jeunes, confrontés à des attentes implicites et parfois contradictoires, sont maintenus dans une situation de passivité et d'infantilisation, et le silence deviendrait alors une forme de « protection du territoire de soi » (*Ibid.*).

C'est ainsi que Petit Wat se referme peu à peu face aux évaluateurs :

« Ils me harcèlent de questions. Moi, j'ai sommeil et je rêve d'une douche. Je suis encore congelé (...). Je commence mon histoire. Ce n'est pas simple, ça tire dans tous les sens : je n'arrive pas à finir une phrase. (...) Il me faut moins de trois minutes pour comprendre que l'exercice est impossible :

les questions s'enchaînent comme des haies pour me faire trébucher. (...) À plein de questions je réponds « oui » pour qu'ils me laissent tranquille, sans même comprendre ce qu'ils me demandent. »

Extrait de *Boza !* (2020), U. Cabrel & É. Longueville (pp.311-312)

Sur les réversibilités statutaires liées à l'âge et les enjeux de performativité de l'enfance, dont *Boza !* explicite les injonctions paradoxales, les travaux d'Adeline Perrot (2017, 2019) seront particulièrement éclairants. Petit Wat aborde également ce que la sociologue appelle le « vieillissement prématuré » des jeunes (Perrot, 2019 : 83) après les heurts d'un parcours migratoire éprouvant, dont les séquelles se lisent aussi sur le visage :

« Une photo circule. (...) Aucun doute : je vois mon ami souriant, devant un élégant bâtiment, un drapeau espagnol au poing. Avec pour légende : « Boza !!! Papi Oura, né pour briller. Je regarde devant, ma vie commence aujourd'hui ». On dirait qu'il a vieilli de dix ans, il a des cernes et des rides que je ne lui connaissais pas. »

Extrait de *Boza !* (2020), U. Cabrel & É. Longueville (p.46)

Les tensions entre contrôle des personnes étrangères et protection des mineurs en danger trouveront quant à elles des prolongements instructifs dans les réflexions de Nicolas Fischer (2012), d'Émilie Duvivier (2012) ou plus récemment encore de Sarah Pryzbyl (2019), dont les contradictions se cristallisent particulièrement dans le travail social (Leboeuf, 2010, Gimeno Monterde, 2014, Ott, 2014). Pour Petit Wat, c'est finalement par de micro-pratiques d'hospitalité et par un réseau d'hébergeurs solidaires que l'espoir reprend. Contre la violence administrative, ce sont des citoyens et des citoyennes qui font rempart :

« Sozig est une ancienne infirmière, jeune retraitée, qui occupe ses journées à prendre soin de nous. Elle fait dix allers-retours par jour et règle tous les problèmes. Aux barrières nouvelles créées par l'administration elle trouve des réponses et les franchit. (...) Sozig active ses réseaux pour trouver des hébergements dans de nouvelles familles ou des colocations. Elle consulte un tableau Doodle et multiplie les appels. (...) J'avais une grand-mère qui s'appelait Rose. Je ne l'ai presque pas connue mais ma mère la décrivait comme une généreuse

battante. Sozig, c'est ma Rose. »

Extrait de *Boza !* (2020), U. Cabrel & É. Longueville (pp.338-339)

Mais Petit Wat explore également avec une grande justesse les contradictions de cette cohabitation solidaire :

« Tu sais ce qui est dur ? C'est que tu ne peux pas toujours exprimer tes désaccords ou tes émotions quand des gens t'hébergent gratuitement, tu n'es pas en situation de discuter. (...) Ça leur arrive aussi de raconter toute ma vie à leurs amis qui viennent manger. Ils me prennent pour une bête de foire ou quoi ? (...) Tu trouves que je suis idiot à critiquer les gens qui me soutiennent ? (...) Je sais combien ils me portent, je veux juste que tu comprennes que tout n'est pas noir ou blanc, et que ce n'est pas simple, pour moi qui erre depuis plusieurs mois, de m'habituer à un mode de vie plus normé. Pour moi qui ai obtenu tout ce que j'ai en me battant, c'est dur de ne plus batailler. »

Extrait de *Boza !* (2020), U. Cabrel & É. Longueville (pp.330-331)

L'ouvrage *Hospitalité en France : Mobilisations intimes et politiques* du collectif Babels (2019b) offrira ainsi au lecteur une porte d'entrée privilégiée pour prolonger ces réflexions. Alors que la relation d'hospitalité suppose implicitement une certaine réciprocité, le récit de soi de l'hébergé apparaît comme « l'acte de réciprocité par excellence » (*Babels*, 2019b :102), qui peut être vécu par certains comme une injonction éprouvante à se raconter. À cette tension s'ajoute également la difficulté d'investir un « impossible chez-soi » (*Ibid* : 97), liée en partie au « caractère transitoire de l'accueil et à la dissymétrie des statuts entre personne accueillante et personne accueillie » (*Ibid* : 98). La mobilisation à la fois intime, sociale et politique de l'hospitalité et de l'hébergement solidaire repose ainsi « sur un acte ordinaire – accueillir quelqu'un chez soi-, touchant à la vie quotidienne, autant que sur une relation fragile, complexe, parfois éprouvante – une épreuve souvent surmontée à travers des rencontres heureuses, la découverte d'un autre destin que le sien et la satisfaction de venir en aide, de contribuer directement à l'amélioration des conditions de survie d'êtres humains dans un environnement incertain, voire hostile » (*Ibid* :143). Au final, au fil de son parcours du Cameroun jusqu'en France, Petit Wat témoigne

en effet de cette « réalité déstabilisée » des personnes migrantes contraintes à s'orienter dans un « univers opaque » dont les lois imprévisibles empêchent la création de sens et où la menace devient la « forme de gouvernement d'une population » (Le Courant, 2015) :

« Avec Ivoirio, on passe la journée devant ce centre commercial, et on parle de tout et de rien : du Conseil, qui casse les jeunes ; de l'Afrique, qui ne nous a pas trouvé de place ; de l'Europe, où nos rêves se fracassent ; de nos familles, qui ne comprennent rien et s'attendent à ce qu'on leur envoie des millions d'euros ; de nos vies, qui ressemblent à des balles de ping-pong, frappées et renvoyées de toute part, malgré nos rebonds (...). »

Extrait de Boza ! (2020), U. Cabrel & É. Longueville (pp. 321-322)

Le roman est si foisonnant que l'énumération serait presque infinie, mais cette liste de « morceaux choisis » permettra au lecteur de se saisir de ce que le roman emprunte aux sciences sociales, et de ce que les sciences sociales peuvent puiser du roman.

TAIRE ET DIRE : TROUBLER LES FRONTIÈRES DE LA FICTION

Si ces liaisons intimes entre fiction et sciences sociales n'ont rien de nouveau, elles se révèlent néanmoins sous une nouvelle lumière lorsqu'il s'agit d'une parole particulièrement inaudible, voire indicible :

« Ça me rend fou. Je vois toutes les images du désert qui défilent sous mes yeux. Les cadavres qui s'empilent. Les voitures mitraillées. Cette femme, et ce bébé. Ce passage dans le désert, je l'avais enfoui sans jamais en reparler. Dans mon récit au Conseil, aux bénévoles et à la juge, je l'ai évité. (...). Ce soir-là, tout dégueule au son de la musique touareg. Tu ne m'interromps pas et n'écoutes plus la musique. Je te racontes comment cette femme a nié mes blessures alors que je n'avais même pas raconté le pire. (...) Le monde ne veut pas de nous. Ces jeunes, ils pourrissent et tout le monde s'en fout. »

Extrait de Boza ! (2020), U. Cabrel & É. Longueville (p.352)

Inaudible car confinée dans les huis clos des mondes du contrôle migratoire et de l'enfance en danger, indicible car traversée de violences et de souvenirs éprouvants, la parole des jeunes en migration est devenue un enjeu juridique et politique de détermination de la légitimité du jeune à accéder à la protection. Il s'agit dès lors pour le jeune de maîtriser son récit, de le transformer et de le rendre, parfois artificiellement, « cohérent » et « crédible » pour correspondre aux attentes tacites des adultes en quête de récits. À rebours de ces injonctions biographiques institutionnelles, auxquelles se heurtent d'ailleurs parfois les méthodologies narratives mobilisées au sein des études migratoires (Mekdjian, 2016), le roman permet de retranscrire les parcours tels que les jeunes souhaitent les transmettre. Boza ! témoigne de manière sensible de l'expérience qu'Ulrich Cabrel a désiré livrer et qu'Étienne Longueville s'est employé à accompagner :

« Moi j'ai accompagné trois jeunes. On commet rarement les mêmes erreurs deux fois. Le premier jeune je l'avais assailli de questions... Ce qu'évidemment il ne faut pas faire... Maintenant je ne pose aucune question aux jeunes sur leurs parcours, je les laisse m'en parler s'ils en ont envie. Ulrich lui, il est volubile et il avait envie et besoin de s'exprimer. C'était quelque chose de presque réparateur pour lui, le fait de pouvoir exprimer. Il y a vraiment eu un élément déclencheur, lorsqu'une professionnelle nie une violence qu'il a subi lors de son procès, sur un élément très douloureux, et le soir... il m'a tout raconté de façon très précise, très minutieuse, et là je lui ai dit 'si tu veux, on peut essayer de raconter cette histoire-là'. (...) Quand on a décidé de se lancer dans l'écriture du roman, Ulrich me raconte d'abord surtout la traversée de la frontière, ce moment-là précisément. Moi petit à petit j'ai essayé de l'inviter à aborder l'ensemble de son parcours, la trajectoire du début jusqu'à la fin. (...) Il était très axé sur les faits, j'ai fait ça, je suis allé là' et je le pouvais à exprimer ses émotions, ses relations avec les autres, ses interactions... Qu'est-ce que tu as ressenti ? Qui tu as rencontré ? Comment ils te regardent ? On a essayé de mettre en valeur les ressentis, les émotions, les détails. »

Étienne Longueville, hébergeur solidaire et co-auteur avec Ulrich Cabrel de Boza ! (2020), entretien réalisé le 4 mars 2020.

Mais, en étant dépositaire d'une parole aussi sensible qu'urgente, jusqu'où témoigner pour dénoncer, jusqu'où taire pour protéger ? Comment imaginer une *fiction* qui serait *sociologiquement vraie* ? Si les médias se sont immédiatement saisis du roman comme d'un témoignage, « incarné » sur les plateaux télévisés⁷ par un jeune enjoué et prolixe, les auteurs assument avoir joué au contraire avec la temporalité, les lieux et les personnages pour troubler la concordance des faits et distiller du réel dans la fiction, de la fiction dans le réel. Des préoccupations au cœur de l'ambition sociologique (Laé, 1988) et des sciences sociales. Dire ou ne pas dire ? Taire ou révéler ? Alors que la littérature scientifique tend à être de plus en plus accessible et diffusée au-delà de l'entre soi scientifique, notamment via internet et les archives ouvertes accessibles en ligne, l'impératif d'anonymisation garantit en partie le cadre déontologique de la recherche car elle permet d'assurer la confidentialité des données recueillies. En partie seulement, car l'anonymisation se révèle souvent insuffisante pour protéger les informateurs des « risques sociaux » (Roux, 2010) de la recherche : si le prénom et le nom sont modifiés, une multitude d'autres éléments peuvent permettre d'identifier l'enquêté. Une autre solution pour les sciences sociales consiste ainsi « à brouiller les pistes, et à reconstruire des cas sociologiquement justes mais socialement faux » (Weber, 2008) à travers des fictions sociologiques, des cas ethnographiques stylisés. Or, c'est précisément dans ce jeu avec la réalité et dans cette hybridation du réel que se loge *Boza !* :

« Il y a une chose qui est importante à comprendre, c'est qu'on assume que Boza ! est un roman. On n'a pas respecté les temporalités du trajet, on n'a pas respecté tous les lieux non plus. On a supprimé des étapes, on a fusionné des personnages... Je ne sais pas s'il y a eu de l'auto-censure, mais il y a eu d'autres mécanismes, sûrement... Je pense qu'on s'est protégés en assumant le côté roman. (...) On a essayé de trouver les moyens de dire les choses. Tout n'est pas romancé, la majorité des éléments est telle qu'il me l'a racontée, mais on a décidé ensemble, sur les points particulièrement sensibles, de romancer certaines parties. Le défi, c'était de retranscrire la part de réel qui n'est jamais retranscrite, de garder toute l'authenticité de son récit, en s'autorisant, si besoin, à ne pas

garder la concordance des faits. Mais c'est une histoire vraie. On a cherché à être fidèle à ce que vivent les jeunes. »

Étienne Longueville, hébergeur solidaire et co-auteur avec Ulrich Cabrel de *Boza !* (2020), entretien réalisé le 4 mars 2020.

Le récit de *Petit Wat* doit donc être saisi dans son double mouvement de fidélité et de remaniement de la réalité. Mais c'est justement dans ce travail de reprise, de modelage, d'occultation et de réinvention que réside sa possibilité d'existence, en dévoilant tout en protégeant. Il constitue ainsi une matière pour les sciences sociales tant dans la réalité qu'il documente que dans ses modalités de production, qui révèlent « *the unique set of conundrums and contradictions* » (Chase et al, 2019 : 2) du recueil de la parole des jeunes et de la mise en récit -littéraire comme scientifique- des expériences migratoires juvéniles. *Boza !* marque ainsi un corpus original et particulièrement fécond qui interroge la part de dicible de l'expérience migratoire et réactualise l'entrecroisement entre connaissance romanesque et savoir sociologique.

CONCLUSION : UN « ROMAN VRAI »

De cette lecture aussi mortifiante que réjouissante, où la plus inique violence côtoie l'incassable espoir, le lecteur ne ressort pas indemne. En s'adressant à son hébergeur et co-auteur, qu'il apostrophe dans un tutoiement complice, c'est au monde entier que *Petit Wat* s'adresse et règle ses comptes : des comptes de rancœur, d'injustice, d'amour, c'est tout un lorsque l'on a vécu dans sa chair les conséquences des politiques migratoires européennes et croisé sur sa route des êtres aussi sujets qu'éblouissants.

Petit précis pédagogique sur les migrations internationales, plaidoyer incarné pour l'ouverture des frontières, récit initiatique et autobiographique... On ne sait plus comment classer *Boza !* et c'est précisément là où se loge la force magistrale de l'ouvrage. « C'est un roman ou ce n'est pas un roman ? C'est un roman vrai, et paradoxalement on peut peut-être dire plus de choses vraies dans un roman » aime à souligner Étienne Longueville, qui accompagne avec délicatesse et humilité Ulrich Cabrel dans ce parcours d'équilibriste, sur le fil fragile entre fiction et réalité, entre dévoilement et retenue.

⁷ Citons notamment l'émission *On n'est pas couchés* (France 2) du 8 février 2020 et l'émission *28 Minutes* (Arte) du 19 février 2020 à l'occasion desquelles Ulrich Cabrel (co-auteur du roman) et *Petit Wat* (personnage du roman) sont présentés comme une seule et même personne.

RÉFÉRENCES

- BABELS (2019a), *Filtrer, disperser, harceler, La police des migrants*, Le Passager Clandestin, Bibliothèque des Frontières, 120 pages.
- BABELS (2019b), *Hospitalité en France : mobilisations intimes et politiques*, Le Passager clandestin, Bibliothèque des frontières, 153 pages.
- BRICAUD, J. (2018), « Les mineurs isolés face au soupçon », *Plein droit*, 2006/3 (n° 70), pages 23-27.
- CARAYON, L., MATTIUSI, J., VUATTOUX, A. (2018), « Soyez cohérent, jeune homme ! », *Revue française de science politique*, vol. 68, n° 1, pp. 31-52.
- CHASE E., OTTO, L., BELLONI, M., LEMS, M., WERNESJÖ, U. (2019), « Methodological innovations, reflections and dilemmas: the hidden sides of research with migrant young people », *Journal of Ethnic and Migration Studies*, pp. 1-14.
- DUBOIS, J. (2000), *Les romanciers du réel. De Balzac à Simenon*, Paris : Seuil, 363 pages.
- DUVIVIER, É. (2012), *Entre protection et surveillance : parcours et logiques de mobilité de jeunes migrants isolés*, thèse de sociologie, Université de Lille 1.
- FISCHER, N. (2012), « Protéger les mineurs, contrôler les migrants. Enjeux émotionnels et moraux des comparaisons de mineurs enfermés aux frontières devant le Juge des libertés et de la détention », *Revue française de sociologie*, vol. 53, n°4, pp. 689-717.
- GADEM (2018), *Coûts et blessures - Rapport sur les opérations des forces de l'ordre menées dans le nord du Maroc entre juillet et septembre 2018 - Éléments factuels et analyse*, Rapport du Gadem, 68 pages.
- GIMENO-MONTERDE, C. (2014), « Travail social et mineurs étrangers isolés en Espagne », *VST - Vie sociale et traitements*, vol. 124, no. 4, pp. 116-122.
- LAE, J.-F. (1998), « Comment raconter ? », *Esprit*, pp. 66-75.
- LE COURANT, S. (2015), *Vivre sous la menace, Ethnographie de la vie quotidienne des étrangers en situation irrégulière en France*, thèse d'ethnologie, Université Paris 10.
- LEBCEUF, A. (2010), « L'accompagnement des mineurs isolés étrangers par les professionnels du social : entre tensions et "professionnalité" », *Migrations Société*, n° 129-130, pp. 161-179.
- MEKDJIAN, S. (2016), « Les Récits migratoires sont-ils encore possibles dans le domaine des Refugee Studies ? Analyse critique et expérimentation de cartographies créatives », *ACME: An International E-Journal for Critical Geographies*, vol. 15, n°1, pp. 150-186.
- OTT, L. (2014), « Troubles dans la protection de l'enfance », *Plein droit*, vol. 102, n° 3, pp. 22-25.
- PATÉ, N. (2018), *L'accès – ou le non-accès – à la protection des mineur.e.s isolé.e.s en situation de migration. L'évaluation de la minorité et de l'isolement ou la mise à l'épreuve de la crédibilité narrative, comportementale et physique*, Thèse de Sociologie, Université Paris X Nanterre.
- PERROT, A. (2019), « Une infantilisation inévitable ? La réversibilité de l'âge chez les jeunes exilés en France », *Genèses*, vol. 114, n° 1, pp. 75-95.
- PERROT, A. (2017), *Les mijeurs exilés à l'épreuve du jugement : une ethnographie des frontières d'âges et de statuts*, thèse de sociologie, EHESS Paris.
- PIAN, A. (2008), « Aux portes de Ceuta et Melilla : regard sociologique sur les campements informels de Bel Younes et de Gourougou », *Migrations Société*, vol. 116, n°2, pp. 11-24.
- PRZYBYL, S. (2019), « Qui veut encore protéger les mineurs non accompagnés en France ? De l'accueil inconditionnel d'enfants en danger à la sous-traitance du contrôle d'étrangers indésirables », *Lien social et Politiques*, n°83, pp. 58-81.
- ROUX, S. (2010), « La transparence du voile. Critique de l'anonymisation comme impératif déontologique », in Laurens S., Neyrat F. (dir.), *Enquêter de quel droit ? Menaces sur l'enquête en sciences sociales*, Bellecombe en Bauges, Le Croquant, pp. 137-151.
- TYSZLER, E. (2019), *Derrière les barrières de Ceuta & Melilla. Rapports sociaux de sexe, de race et colonialité du contrôle migratoire à la frontière maroco-espagnole*, thèse de sociologie, Université Paris 8.
- WEBER, F. (2008), « Publier des cas ethnographiques : analyse sociologique, réputation et image de soi des enquêtés », *Genèses*, vol. 70, n°1, pp. 140-150.

Vocabulaire migratoire (extraits de Boza !)

Alites : gardes, policiers, forces auxiliaires

Automafia : voiture qui transporte illégalement les migrants jusqu'à la frontière

Boumla : signal que les forces de l'ordre arrivent

Boza : passage en Europe

Bozailleur : individu ayant réussi un boza

Bunker : tente

C'est dieu la force : « devise de l'immigration »

Chairmo (chairman) : président, leader qui ordonne un lieu de vie et assure l'entrée et le droit de ghetto

Cibler : repérer un point de passage de la frontière

Cibleurs : stratèges 'militaires' chargés de mettre au point un schéma d'attaque pour traverser une frontière

Déporté : individu expulsé de force vers son pays d'origine)

Frappe à la Sicilienne : tentative isolée de franchir illégalement la frontière, autorisée uniquement lorsqu'aucun gouvernement n'est formé en forêt

Miskines : enfants abandonnés (littéralement : les « pauvres »)

Noka : traître, informateur de la police

Passas : nouveaux arrivants

Petit et grand nbeng : petite Europe (enclaves espagnoles au Maroc) et grande Europe (continent)

Polo : point de passage pour l'Europe

Risky : prendre des risques pour franchir la frontière

Slackman : individu qui, au fil de la route, a oublié son objectif d'atteindre l'Europe

Taper le salam : mendier